



Cécile Miguel, l'inconnue aux oiseaux¹

COMMUNICATION D'YVES NAMUR

À LA SEANCE MENSUELLE DU 14 DECEMBRE 2019

Si j'ai souhaité vous entretenir aujourd'hui d'un sujet qui n'est pas exclusivement littéraire, c'est parce que je suis convaincu que la littérature, la peinture ou la musique se nourrissent les unes des autres et ne peuvent que se grandir mutuellement.

Une autre raison est tout simplement opportuniste : l'œuvre picturale de Cécile Miguel, après tant d'années de silence, fait actuellement l'objet d'une rétrospective au Musée Marthe Donas à Ittre... quand d'autres projets, peut-être plus ambitieux, semblent se mettre en place.

Cécile Miguel : une œuvre et une femme oubliées ?

Et pourtant, André Pieyre de Mandiargues – qui fut, on s'en souvient peut-être, le prix Goncourt 1967 avec *La Marge* – adressait à André Miguel, le 27 novembre 1958, une lettre dans laquelle il déclarait son enthousiasme pour l'œuvre de Cécile. Je vous cite un passage de cette lettre :

Mon cher André Miguel,

Vous commencez à savoir quel détestable épistolier je suis. Mais je voudrais vous dire deux choses. La première est que je fus récemment émerveillé par deux toiles (la plus grande surtout), dans le bureau de la N.R.F. et que ce n'est qu'ensuite que la signature, Miguel, me fit penser à Cécile. Ces peintures sont extrêmement belles. Il n'est pas du tout question de quelque chose qui sera, mais de quelque chose qui est, déjà, avec une sûreté, une certitude et une autorité sur lesquelles il n'y a pas à discuter. J'ai un plaisir immense à pouvoir vous dire cela, et un désir extrême de voir bientôt une exposition qui rende justice à Cécile. J'ai

¹ L'enregistrement filmé de cette communication est disponible sur la chaîne YouTube de l'Académie à cette adresse : <https://www.youtube.com/watch?v=haBMTbwuiCg>

parlé, je parle et parlerai de ces tableaux à tous les gens que je rencontre. Il faut absolument la mettre (Cécile) au rang qu'elle mérite. Voilà quelque temps aussi que je me demande si de tout le fatras à la mode il restera autre chose que l'œuvre de quelques femmes...

Soixante ans plus tard, Cécile Miguel reste toujours cette inconnue dont le nom apparaît parfois sur l'étagère de l'un ou l'autre bouquiniste qui n'aurait pas encore fermé sa porte.

Quelle fut sa vie auprès d'André Miguel, poète, critique et essayiste dont l'œuvre, elle aussi, ne suscite plus guère l'intérêt des nouvelles générations de *littérateurs* ? Il faudrait à tout le moins – ceci dit en passant – se rappeler son *Oiseau vespasien* à propos duquel Jacques Sojcher écrivait dans *La Démarche poétique* : « Le grand livre de Miguel, le livre-lévitiation (qui décolle de la langue)... c'est un récit, *L'Oiseau vespasien*, ou plutôt un poème épique, l'odyssée du mot-valise, l'errance joyeuse d'une parole qui est la pulpe du récit, le juteux de l'aventure... »².

De quoi est faite la vie, l'œuvre picturale ou les recueils de poésie de Cécile Miguel ? Autant de questions auxquelles je ne pourrai répondre dans le temps qui m'est imparti, m'attachant principalement à son œuvre picturale, aux lieux et aux rencontres qui ont vu naître cette œuvre, et également, m'attachant à quelques recueils dont elle est l'auteure.

*

De son vrai nom, Lise Piérard, Cécile Miguel est née le 19 mars 1921 à Gilly (Hainaut – Belgique) où son père est *maître imprimeur*. Elle décèdera à l'hôpital d'Auvelais, le 28 février 2001, soit peu de temps avant son quatre-vingtième anniversaire.

Artiste peintre (Prix Paul Roux de la Jeune Peinture française en 1950, Galerie Grimaldi, Cagnes-sur-Mer), sa première exposition a lieu à Lucerne en 1949 (Galerie d'Art Le National), en compagnie de Miró et Picasso. En 1951, elle participera à « Peinture Moderne » à Vallauris, avec les amis de Picasso. Citons encore des

² *La Démarche poétique*, collection 10/18.

participations à « Abstracts Wallons » en 1964, à la Triennale de L'Aquila (Italie) en 1968 ou à l'exposition « Phantomas » au Musée d'Ixelles en 1975.

Quelques expositions personnelles parmi lesquelles : Galerie Les Mages (Vence, 1950), Galerie Guy Blanchard (Nice, 1952), Galerie Le Soleil dans la Tête (Paris, 1952), Galerie Les Contemporains (Bruxelles, 1961) ou à l'Institut Français de Split (1973). De retour en Belgique (Ligny) en 1964, elle délaissera volontairement les galeries, mais n'aura de cesse d'écrire, peindre ou réaliser de nombreux collages.

Cependant, grâce à leur ami Achille Bechet et la Direction générale des Affaires culturelles du Hainaut, le Musée des Beaux-Arts de la ville de Mons organisera, en 1984, une importante rétrospective de plus de deux cents tableaux et dessins.

Quant au Musée Marthe Donas, à Ittre, il propose actuellement une quarantaine d'œuvres témoignant du parcours de l'artiste.

*

À l'heure d'aujourd'hui, très peu de recherches – pour ne pas dire aucune – ont été menées pour mieux connaître les vies de Cécile et André Miguel. Et moi, qui eus cette chance exceptionnelle de les fréquenter assidûment dès mes dix-huit ans, jamais je n'ai, hélas, poussé loin ma curiosité sur ce que fut leur quotidien depuis l'enfance ou le séjour dans le sud de la France jusqu'au retour en Belgique en 1964.

Seules quelques furtives confidences : la maison familiale de Cécile, l'imprimerie de son père, la fréquentation du temple protestant de la rue du Marabout à Gilly et quelques allusions à Gabrielle, sa sœur, ou à son frère, Jean. Si nous avons parfois évoqué les maisons et les villages qui furent successivement les leurs, André me confia, à la fin de sa vie – il séjournait alors *Au Vert Galant*, résidence pour seniors à Gembloux – quelques dizaines de pages manuscrites où sont consignées, tant bien que mal, leurs pérégrinations. Ce sont ces documents qui m'ont permis d'esquisser ce qu'avait pu être la vie du couple.

Voici donc quelques éclaircissements sur ces pérégrinations dans le sud de la France. Elles nous feront croiser bien des figures qui illustrent encore ce XX^e siècle des poètes et des peintres.

UN VOYAGE INTERMINABLE ET LES DÉBUTS À NICE (1947-1949)

C'est ainsi qu'il date, de 1947, leur voyage inaugural en train, « voyage interminable, seize heures, de Paris à Nice... On apercevait le panache ondulant de fumée noire que dégageait la vieille locomotive »³. Nice fut donc le premier point de chute pour Cécile et André Miguel qui trouvèrent là un petit appartement « au plus haut de la ville », plus exactement, dans le quartier de *Las Planas*. Il semble, par ailleurs, que ce soit grâce à André Verdet – et une correspondance entretenue depuis la Belgique – que les Miguel se soient mis en route, Verdet les encourageant à « venir dans le Midi et à Saint-Paul ».

Dans ces pages, Miguel évoque la terrasse de leur appartement et « une vaste vue sur les toits de Nice, face à la mer ». Il ajoute encore : « on voyait le Mont Boron où Matisse avait, à l'époque, son atelier, sa résidence. Il travaillait alors à ces fameux grands collages, exécutés, d'après ses dessins, par deux belles sirènes. » Les Miguel ont-ils rendu visite à Matisse ? Rien n'est moins sûr (André aurait rapporté cette rencontre), mais il y a, dans les premiers tableaux de Cécile, quelques traits, des mouvements de pinceaux qui peuvent faire penser qu'à tout le moins, elle ait pris connaissance de ce travail.

« C'est, écrit André, à *Las Planas* que j'ai apporté à Cécile des pinceaux, des tubes de couleur et un assez lourd chevalet qui est resté près de nous à Ligny. Un ami, peintre niçois, l'avait trouvé chez un brocanteur. »

Les Miguel rencontrent beaucoup de monde à Nice. Ils fréquentent la librairie de Pierre Abraham et sont invités à la réception d'Elsa Triolet et de Louis Aragon. Mais, avouera Miguel, « ce couple semblait insupportable ! » Ils font également la connaissance de Georges Ribemont-Dessaignes⁴ chez le peintre allemand Victor Bauer qui illustrera le premier livre à compte d'éditeur d'André Miguel, *Orphée et les Argonautes*. Ils reçoivent également, à *La Planas*, Edmond Vandercammen, les Bauer ou André Verdet de retour d'Inde.

C'est l'époque (1949) où ils rendent visite à Blaise Cendrars, installé à Villefranche-sur-Mer « avec Raimone et la mère de celle-ci ». André Miguel y réalisera

³ Les propos d'André Miguel, reproduits entre guillemets, sont extraits de notes qu'André nous a confiées.

⁴ Dadaïste, auteur du *Bar du Lendemain*.

un entretien pour *Le Journal des Poètes* que dirigeait, alors, Pierre-Louis Flouquet, poète et peintre abstrait de renommée.

DE VENCE À SAINT-PAUL-DE-VENCE (1950-1951)

C'est encore grâce à André Verdet que le couple trouve à s'installer « presque gratuitement » à Vence, dans une villa appartenant à un Belge et située « à la lisière des bois. On parlait du vieux et grand peintre Hollandais Van Dongen qui vivait assez solitairement dans la forêt. » Mais ils quitteront bientôt Vence, quelque peu effrayés, selon leurs propres dires, par les couleuvres et les vipères.

À Vence – nous sommes en 1950 – « Cécile a fait deux expositions à la Galerie *Les Mages*... un certain succès : vente de deux tableaux et d'un pastel à une sémillante princesse russe ! » Ils fréquentent également, à Vence, l'atelier de Jean Dubuffet avec lequel ils correspondront durant plusieurs années. En témoigne cette lettre inédite de Dubuffet, expédiée du Touquet le 7 août 1965 et dont je vous cite quelques lignes : « La Côte d'Azur est le pays du singement ; tout y est monnaie de singe ; on y fait monnaie de tout en jouant l'innocent singe. »

André se plaît à raconter comment eut lieu la première rencontre avec Jean Dubuffet alors que leur ami Verdet, « qui se félicitait de l'amitié de Picasso, de Léger, de Miró », s'était vu, lui-même, refuser une visite.

« Cécile dit : je parie que si je lui téléphone, il va me dire de venir le voir. Impossible, lui dis-je, c'est un ogre, un horrible marchand de vin ! »

Cécile téléphona à l'ogre... et obtint un rendez-vous dans un café, non loin de son atelier. « Il arrive alerte, très souriant, il baise la main de Cécile. » C'était l'époque des *Texturologies*, des *Matériologies*, période que Max Loreau qualifie comme « d'enivrants voyages dans l'infini minéral. »

« Nous eûmes donc, relate Miguel, le plaisir de découvrir une série de tableaux récents. Éblouissantes recherches de structures, d'imbrications, de dislocations et de reconstructions. Il s'agit d'images symboliques du sol et de la matière. » Que l'univers de Dubuffet ait frappé l'esprit de Cécile Miguel ne fait aucun doute, tant il est parfois raisonnable de penser que sa peinture a quelques accointances avec l'art brut célébré par Dubuffet.

Et Jean-Pierre Verheggen – dans un texte qu’il avait intitulé *Le gai savoir libre de Cécile Miguel* – s’était ainsi exprimé :

Les langues que parlent les bouches joyeuses de Cécile Miguel, aucun roupilleur de sansonnet ne pourra jamais les entendre, sourd qu’il y restera, sourd comme un pot, fût-il – précisément – de peinture ! C’est – comment dire ? – du Dubuffon, de l’Utriventrilogue, du Braquignol, du Chagall-roumain et du Gauguin de cuisine à la fois ! Que sais-je ?... C’est d’une autre dimension !⁵

Cécile, accompagnée d’André, frappe également à la porte d’Henri Michaux, à Paris. Elle lui montre les dessins réalisés à La-Colle-sur-Loup. « Tout à coup, il dit, c’est bien, on sent que vous vous laissez aller. C’est ainsi qu’on rejoint l’origine ! »

Ils parlent de Paulhan, de Picasso, de Dubuffet, de Ribemont-Dessaignes dont Michaux sort des dessins d’un grand carton. Et de leur lancer : « Savez-vous, Madame, que moi aussi je suis peintre ? » Et de découvrir « une gouache, une autre, un dessin, un petit tableau très beau aux couleurs assez vives où figure un personnage aux formes ambiguës. Il en montre, il en montre mais trop rapidement ».

Saint-Paul-de-Vence, c’est également l’époque où les Miguel croisent du beau monde au village et à la *Colombe d’Or* que dirigeait Paul Roux : Simone Signoret et Yves Montand, « tenant toujours par la poignée une petite valise noire, ce qui faisait sourire », Pablo Picasso et Françoise Gilot, Jacques Prévert ou Manfredo Borsi, « le peintre florentin qui logeait sur la colline, dans une tourelle d’où l’on pouvait avoir une très belle vue sur Saint-Paul. Je regarde toujours avec émotion Cécile un peu penchée, s’accoudant à une balustrade, se profilant sur le village. »

« Paul Haesaerts, cinéaste belge, fit – précise Miguel – un séjour à *La Colombe*. Il organisa à *Vallauris* la projection de son film où Pablo peint spontanément, par transparence, sur une grande vitre. Je garde la photo prise à Vallauris en été 1950 de Cécile, descendant de la voiture de Paul Roux et s’apprêtant à une poignée de main avec Pablo vêtu d’une magnifique chemise mexicaine. »

Dans un entretien avec Christian Hubin, ils évoqueront cette relation avec Picasso. Je cite ce passage :

⁵ In *Cécile Miguel*, catalogue de l’exposition de Mons, 1984.

Pablo Picasso au regard si vibrant, son naturel, sa simplicité, sa pétillante intelligence, son humour, son extrême gentillesse à notre égard... Nos visites et nos rencontres (Éluard, Claude Roy, Kahnweiler, etc.) à la villa *La Galloise* à Vallauris, au temps où Françoise Gilot était la compagne de Picasso, ont été pour nous extrêmement précieuses, vivifiantes. Nous y avons appris que la fidélité à une « identité », qu'une recherche d'adéquation à un modèle personnel, figé dans le mythe de l'homogène, sont une trahison envers le devenir, le désir, la vie. Pour Picasso, la création devait être rupture et métamorphose. »

Si elle croise Picasso, c'est avec Françoise Gilot que Cécile entretient des relations d'amitié. Françoise exécutera à plusieurs reprises son portrait dont, pour la petite histoire, l'un a été vendu, il y a deux ou trois ans, chez Cornette de Saint Cyr à Paris.

Saint-Paul-de-Vence semble donc, de toute évidence, avoir été, pour Cécile et André, un lieu privilégié, propice aux rencontres. Jacques Prévert les reçoit à la *Maison Rose* et leur montre « avec jubilation, des dizaines de ses collages très baroques, dadaïstes... d'un humour farfelu à la Prévert. » Il dédicacera à Cécile l'un des poèmes de *La Pluie et le beau temps*⁶. Intitulé *Soleil de Mars*, il rend hommage à sa peinture, à l'« Univers de Cécile Miguel // Elle était là / présente/ dans la lumière ardente / et le paysage s'est jeté sur elle... ». Voici ce poème :

Soleil de mars

À Cécile Miguel.

Oranges des orangers
citrons des citronniers
olives des oliviers
ronces des ronceraies
Mystères fastueux et journaliers

La vie est belle
je me tue à vous le dire
dit la fleur
et elle meurt

⁶ Gallimard, 1955.

Sans répondre à la fleur
l'homme traverse le jardin
l'homme traverse la forêt
sans jamais adresser la parole à son chien

Survie verte
la grenade éclate
pour la soif
la figue tombe
pour la faim
la fleur de l'artichaut
dans le ciel du matin
jette sa clameur mauve et dédaignée
Seulement pour la couleur
seulement pour la beauté

Secrets intacts
splendeur publique de l'histoire naturelle

Univers de Cécile Miguel
Elle était là
présente
dans la lumière ardente
Le paysage s'est jeté sur elle
et lui a dit
qu'elle était amoureuse de lui

C'est vrai je t'aime
a dit Cécile Miguel
et dans ses toiles
l'eau souterraine des Alpes-Maritimes
murmure qu'elle l'aime aussi.

Jacques Prévert

La Pluie et le beau temps, © Gallimard, 1955.

À Saint-Paul, les Miguel ont croisé Chagall et sa nouvelle compagne, « une grande femme assez distante », selon André. Il précise, par ailleurs, se souvenir très bien du « couple Chagall regardant avec plaisir la parade d'un trio de baladins... sur la place, non loin de la maison rose des Prévert. »

En 1950, Cécile reçoit le Prix de Peinture de *La Colombe d'Or*, dont Verdet et Prévert faisaient partie du jury. « Le prix, précise André, c'était trois semaines de séjour à *La Colombe*. Nous étions logés à la Réserve avec des habitués, à côté de la charmante Madame Peugeot, d'un Iranien, d'une Suédoise, de Simone Signoret et d'Yves Montand avec Catherine Allégret bébé. Simone avait demandé à Cécile de surveiller de temps en temps si sa fille dormait. C'est ainsi que j'ai tenu Catherine dans mes bras... »

À LA-COLLE-SUR-LOUP (1951-1952)

Mais les Miguel s'éloignent quelque peu de Saint-Paul, « parce que, pour nous, la vie y était fatigante. Visites inattendues, parfois déplaisantes » et ils s'installent au village voisin, La-Colle-sur-Loup, où ils louent un appartement « dont les fenêtres donnaient sur une petite place bordée d'ormeaux ».

Elle y dessine, et tout particulièrement, derrière la maison, une colline, « une magnifique colline d'orangers que Cécile a beaucoup dessinée, même par jours assez froids l'hiver. Elle avait les pieds nus, ce que je lui reprochais. Mais c'était Cécile Miguel ! Dessins qu'apprécièrent Pablo et aussi Henri Michaux. »

AU MAS « À LA CROIX DES VENTS », À PLASCASSIER (1952-1954 ?)

Les Miguel déménagent beaucoup. C'est ainsi qu'on les retrouve à Plascassier, dans un petit mas, « pas d'électricité et chercher l'eau au lavoir ». Ils aiment cet endroit, avec « l'oranger contre le mur, le crapaud de la lanterne, la grande oliveraie... Il y avait à voir, à humer, à errer » et hors de l'oliveraie, des champs de jasmin à perte de vue.

Ils y reçoivent Claude Roy et Françoise Gilot qui se fait photographier avec, entre les mains, l'un des portraits de Cécile. Ils vivent là très simplement, le lieu d'aisance étant une jarre, « en plein air derrière le mas ».

C'est pendant ces années à Plascassier que les Miguel fréquentent *Les Glycines*, la maison des de Lubicq, égyptologues réputés.

AU MAS DU DIABLE, À SAINT-ÉTIENNE-DU-GRÈS (1955-1963)

C'est à l'initiative d'Arthur Haulot que les Miguel déménagent encore. Cette fois, c'est pour les Alpilles, au Mas du Diable, à Saint-Étienne-du-Grès, non loin des Baux-de-Provence qui, à cette époque, n'étaient pas encore envahis par les touristes et marchands du temple.

« C'est ainsi que nous quittâmes notre petit mas à l'oranger, un matin où il avait gelé, pour un grand mas de douze pièces avec deux salons où trônait une immense table ovale. Il fallait cependant aller chercher l'eau au puits et s'éclairer à la lanterne. »

C'est là que Cécile peint ses tableaux tachistes (probablement à partir de 1957) et les expose dans les deux salons de cette maison. Une présentation de ses œuvres semble avoir été écrite par Jean De Beucken⁷ et il y eut, d'après Miguel, « foule au vernissage, grâce au directeur du Musée d'Arles ».

La peintre quitte, sur la pointe des pieds, une figuration suggérée – plutôt que copie de la réalité – pour une abstraction du paysage comme l'ont fait Nicolas de Staël ou, entre 1960 et 1962, un Paul-Vanier Beaulieu, peintre québécois qui parcourait alors la Provence ou l'Espagne. « C'est, commente Miguel, une peinture exaltant la fusion et la défiguration, se chargeant au maximum de couleurs et de matière. » Les tons sont multiples, parfois avec prédominance du rouge ou de l'ocre, parfois le vert ou le bleu. Cécile fait cependant appel à toute la gamme chromatique qui, la plupart du temps, éclaire, illumine, explose devant nos yeux.

Achille Béchet, évoquant cette période, écrit justement :

L'orgie provençale de la lumière et des couleurs a progressivement conquis Cécile Miguel, imprégné son âme de cristal pur, né d'une millénaire sédimentation.

L'artiste s'oriente vers le tachisme... Vers un tachisme insolent, qui ne se

⁷ Auteur d'ouvrages sur Cézanne et Van Gogh.

préoccupe en rien des dogmes faisant loi en la matière. Un tachisme de nécessité personnelle et pudiquement libre, où la couleur et le signe coexistent, solidairement et complémentirement, au lieu de s'opposer. Les bleus, les verts, les ocres, les noirs, les jaunes, les rouges éclatent. Wagner a succédé à Mozart.⁸



Cécile Miguel, *Sans titre*, 1957, huile sur unalut, 100*125, collection privée.

Ils continuent à recevoir et rencontrer... Ainsi en est-il de René Char qui les invite à déjeuner en compagnie d'Albert Camus, à l'Auberge de L'Isle-sur-la-Sorgue, leur fait découvrir les petits villages au pied du Ventoux. « Une autre fois, ce fut dans notre *Salmon* qu'il nous mena par de petites routes boisées jusqu'à la Fontaine de Vaucluse. »

Parmi les visiteurs, au Mas du Diable, Janine et Marcel Arland, Léon-Gabriel Gros, Pierre-Louis Flouquet, directeur du Journal des poètes, Georges Sion « qui séjournait chez Jean De Beucken à Saint-Rémy-de-Provence », le poète Rouben Melik, Madame Follain ou leur ami, André Verdet.

SAINTE-CROIX-DE-QUINTILLARGUES (1963-1964)

Nouveau déménagement, dans un village d'une centaine d'habitants, à une vingtaine de kilomètres de Montpellier où, grâce au consul de Belgique, Cécile et André

⁸ Achille Béchét, *Cécile Miguel*, Savoir et Beauté, 1967.

Miguel trouvent à se loger chez Madame Peyrolles, « un logement rustique transformé en peu de temps par Cécile. Il avait fallu, avec tout notre barda, transporter, dans la *Salmson* noire et violette, et sur son toit, les tableaux tachistes peints au Mas du Diable. Ceux qui furent suspendus aux murs, ici et là, un peu bosselés, créaient une ambiance festive.»

Marcel Arland a évoqué cette maison de Sainte-Croix dans *L'été d'un jour*, fragment de son livre *La nuit et les sources* :

J'ai aimé votre petite maison de la garrigue : le vieux porche que prolonge un hangar poussiéreux, la cour déserte, puis, au fond, à gauche, les marches de pierre usée par où l'on grimpe à votre refuge. J'appelais d'en bas : « André ! Cécile ! » La porte s'entrebâillait sur l'un de vous, qui annonçait à l'autre le visiteur. Deux jours de suite ; le troisième, j'avais quitté le village...

Même quand j'allais vous surprendre, parvenu au pied des marches, je ne me décidais pas. « Ils se reposent », me disais-je, ou bien : « Ils doivent travailler ». De toute façon, un gêneur... Je restais donc indécis, à regarder les herbes de la cour, à écouter les menus bruits du village, ou le silence ; par-delà les murs c'étaient de petits jardins, des arbres, une colline, la touche de l'heure et de la saison – juste ce qu'il faut à un jeune couple pour sentir la présence du monde sans en être gêné...⁹

Frédéric Jacques Temple parle, lui aussi, dans *Beaucoup de jours*, de ce passage des Miguel à Sainte-Croix.

En sortant de la Radio, j'ai rencontré sur l'Esplanade Cécile et André Miguel qui ont quitté la Côte d'Azur pour s'installer à Sainte Croix-de-Quintillargues. J'ai demandé à André d'assurer une chronique hebdomadaire consacrée à ses lectures poétiques. Pour payer, non son tabac car il ne fume pas, mais l'électricité.¹⁰

Dans son roman *L'Équilibre*, il parlera de ce village avec une minutie d'entomologiste, en particulier de l'escalier de pierre (que gravira aussi Marcel Arland) qui monte à la première maison des Miguel, celle jadis de l'ancien maire. On

⁹ *La nuit et les sources*, Gallimard, collection Blanche, 1968.

¹⁰ Frédéric Jacques Temple, in *Beaucoup de jours*, Actes Sud, 2009.

y parvient en passant sous la voûte d'un vieux porche, près d'une bergerie, après avoir traversé une grande cour d'où l'on aperçoit le clocher de l'église romane. Cécile et André déménagèrent ensuite pour occuper une maison de deux pièces, flanquée d'un escalier au pied duquel poussait un petit figuier. Le peintre Alain Clément habitera plus tard cette maison toujours appelée « La Maison de Miguel ».

LE RETOUR EN BELGIQUE (1964)

Accablés par la chaleur du Sud, Cécile et André décident, en 1964, de regagner la Belgique, pour, ce qu'ils annonçaient, un temps provisoire. « Ce provisoire, aimaient-ils à écrire, dure toujours. »

C'est à Ligny, 4, rue Percherie¹¹, au début des années septante, que je fis personnellement la connaissance de Cécile et André.

De nombreux poètes firent le chemin vers cette petite maison qui ressemblait curieusement à celles de Provence, avec ses murs épais et chaulés. Parmi eux, Jean-Pierre Verheggen, Christian Hubin, André Doms et Claire Anne Magnès, Jacques et Ferry Crickillon, Éric Brogniet, Pierre Schroven ou Tristan Sautier.

Parmi les proches du couple, il faut encore citer Isha et Aor Schwaller de Lubicz, les égyptologues et ésotéristes, Achille Chavée auquel André Miguel consacra un *Poète d'Aujourd'hui* chez Seghers, les poètes du groupe Phantomas, etc.

*

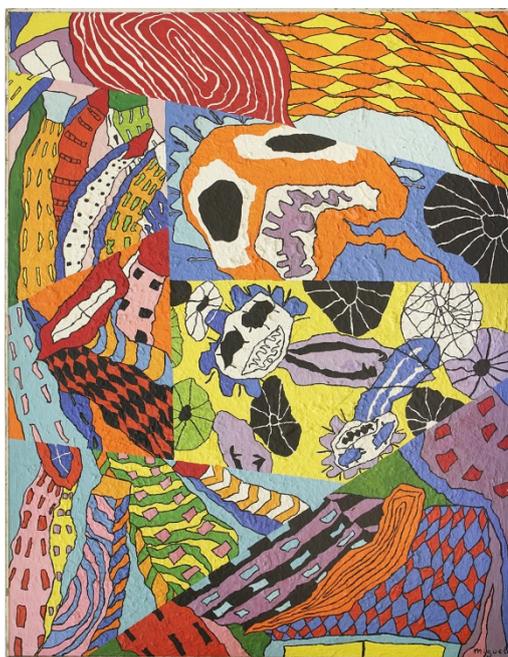
Quant à l'œuvre picturale de Cécile Miguel – qui couvre la période 1947-2000 – on pourrait ainsi la résumer.

Si les premières œuvres sont figuratives, pouvant être une nature morte ou un paysage (ceux de La Colle-sur-Loup, Plascassier ou Grasse, dans les années 1951 à 1954), Cécile sera rapidement confrontée à l'abstraction. Et c'est au Mas du Diable qu'on peut dater (1957) sa période tachiste, bientôt suivie par l'incrustation de matériaux tels que la pierre, le bois, les coquillages ou des bouts de ficelles ou du tissu. À Sainte-Croix-de Quintillargues, c'est l'époque des *Tournoyants* et avec le

¹¹ Rebaptisée plus tard rue Généraux-Gérard et Van-Damme

retour en Belgique, celle des *Psychoscopies*, des personnages allongés que l'on retrouve dans les séries intitulées *L'Errance crépusculaire* ou *l'Homme à perdre haleine*.

Cécile Miguel entreprend en 1969 et 1970 une série de grands formats qu'elle intitule *L'Âge d'or, là je dors* dans laquelle elle renoue avec les couleurs vives et multiples. Il s'agit en fait d'une imbrication de constructions où on retrouve cet obsédant visage aux grands yeux noirs. Ces peintures, d'une richesse et d'une complexité extraordinaires, figurent, à mon sens, avec les tachistes des années 60, parmi les plus belles réalisations de l'artiste.



Cécile Miguel, *L'âge d'or, là je dors, n°14*, 1970,

huile sur papier chiffonné et collé sur unalut, 161*128, collection privée.

D'autres périodes suivront : *Dédales* ou *Monsieur et Madame* pour finalement aborder le dépouillement et une pureté extrême dans une série qu'elle nommera *Orbes*.

Toutes ces périodes et ce travail sont abordés plus longuement dans *Cécile Miguel, une vie oubliée* que, très modestement, je viens de faire paraître sous les auspices du Musée Marthe Donas.

*

Mais Cécile Miguel aura toujours fréquenté les poètes et on lui doit nombre de tableaux où sont incrustés les mots de poètes, qu'il s'agisse d'Éluard avec « Elle est debout sur mes paupières/ Et ses cheveux sont dans les miens », de Chavée avec : « Je suis un grand seigneur au domaine du rêve », de Joyce Mansour : « La mort dans ton ventre qui mange ma cervelle ». Mais aussi Michaux ou Verheggen pour n'en citer que quelques-uns.

Elle aura également réalisé beaucoup de dessins dans lesquels elle reprend des fragments de poèmes, ceux de poètes qu'elle lit, d'André ou les siens.

Car Cécile Miguel est également l'auteure de plusieurs recueils de poésie, qu'elle les ait écrits seule (*Caravelles du sommeil*, *Au cheval fou*, *Le livre des déambulations*, *Dans la maison d'Hölderlin*, etc.) ou avec André Miguel – ils appelleront ce travail en commun, l'écriture androgyne – (*L'œil dans la bouche*, *Sonnez et entrez*, *Le ver de l'enfer*, *Orée*, etc.).

Je me cantonnerai aujourd'hui aux seuls recueils qui furent les siens.

La première publication que Cécile Miguel signe seule, à l'enseigne de *Cap Horn*, en avril 1989, c'est *Du côté de l'ombre méditante*, sous-titrée : « rêves ». Car Cécile Miguel aura été de celles ou ceux qui auront puisé inlassablement dans leurs propres rêves. *Caravelles du sommeil* (L'Arbre à paroles, 1985) ou *Au cheval fou* (L'Arbre à paroles, 1987), écrits, soi-disant avec André, pratiquaient déjà de la même manière, Cécile – selon André – étant la rêveuse.

Voici ce qu'en disait, en 1990, notre confrère Jacques-Gérard Linze :

Comme dans les deux premiers volumes, chaque texte nous fait découvrir, sentir ou deviner plus que mesurer très précisément, combien la libération de l'esprit dans et par le sommeil favorise l'éclosion de la vision poétique et, par-là, celle du verbe poétique... Bien perçus par le sujet, soigneusement enregistrés, habilement racontés, ils (les rêves) constituent pour ainsi dire à tout coup un trésor d'images et de poésie.¹²

Voici un extrait de ce recueil :

¹² In *Le Journal des poètes*, N° 1, 1990.

12 mai

Un assez grand oiseau exotique, au plumage ébouriffé de plusieurs couleurs, est passé par un carreau manquant de cette véranda, jardin d'hiver. Il tombe dans la vasque de plantes aquatiques où il patauge. Une chatte blanche, un singe blanc, lui aussi, observent le grand oiseau qui s'approche, tête haute, d'un miroir carré, posé dans un coin. Il s'y regarde, hausse le cou, bat des ailes, revient vers la vasque, aspire l'eau et retourne la projeter en un jet dru sur le miroir où elle dégouline en perles brillantes. Les autres animaux les avalent. L'oiseau pépie, frotte contre le miroir sa toute petite tête noire d'enfant. Pupilles dilatées, cernées de rouge. Il s'immobilise devant moi qui ne suis pas plus haute que lui, m'inspecte de haut en bas : « Serais-tu Flo, la sauterelle qui joue si bien Gaspard de la Nuit ? »

Quelques mois plus tard paraît au Taillis Pré *Au creux des apparences*. Il s'agit de poèmes calligraphiés, écrits à la main et dessinés par l'auteure, chaque texte occupant une pleine page.

C'est, dit encore Linze à propos de ce recueil, de la vraie poésie avec toute la candeur qu'il faut pour nous éblouir. Et l'inattendu, soudain, d'une vision fulgurante, venue on ne sait d'où... C'est la première fois qu'un poète vivant me donne l'impression de retraverser avec lui les plus fécondes saisons de ce doux incendie qui passait de dada au surréalisme, lumineux et brûlant.¹³

En voici deux extraits :

¹³ *Ibidem*.

Le mannequin d'étalage
habillé de la
robe
"Aile du vent"
avait une paupière close
Vide
était l'autre orbite
Entre ses lèvres une
perle de silence
étincelait

*

L'homme qui venait de
la vallée du Pô
où il gardait
des
tombeaux
en or
se vantait de pouvoir
faire d'un seul cumulus
une
blanche
licorne-ânesse

D'autres livres suivront parmi lesquels : *Facies-escargot franchissant les monts du sommeil* (Cap Horn, 1990), *Le livre des déambulations* (L'Arbre à paroles, 1993), *Dans*

la maison de Hölderlin (L'Arbre à paroles, 1995) ou *Papyrus jardin de mots* (L'Arbre à paroles, 1997) dont voici un fragment :

Au square

S'offrir en prime un brin de fantaisie. Petit passereau deviendrait bien grande entrée. » Ainsi soliloquait le chat persan. Quelqu'un l'a vu, jouant de la cornemuse, au square Déodat de Séverac, en compagnie du lézard, buveur de lumière, entre les pieds de la statue de l'Inconnue aux Oiseaux.

*

En 1998, alors que Cécile ne publie plus, Jean-Luc Wauthier lui consacre, dans *Le Journal des Poètes* dont il est alors le rédacteur en chef, un article qu'il intitule *Cécile Miguel dans la liberté du rêve*. Et de conclure ainsi son analyse :

Aucun prix important, même parmi les plus institutionnalisés, n'est venu, à ma connaissance, polluer les traits de ce poète parfait qui édifie une des œuvres les plus convaincantes, à la fois éclatante et secrète, dans la parfaite solitude de l'alchimiste, à la poursuite de l'œuvre Blanche.¹⁴

Un mot, comme il était capable d'en commettre, avec l'acidité dont il pouvait faire preuve, doit retenir notre attention.

Dans un couple d'artistes ou d'écrivains, *disait-il*, un certain machisme, que l'on croyait mort ou, en tout cas, relégué aux oubliettes du XIX^e siècle, reste, hélas, souvent d'actualité.¹⁵

Quatorze ans plus tôt, André Miguel avait déjà mais timidement ouvert la boîte de Pandore. Dans *Cécile Miguel, entre l'effroi et la sérénité*, texte qu'il écrit pour la rétrospective de Mons en 1984, il dit ceci :

¹⁴ *Cécile Miguel dans la liberté du rêve*, Le Journal des Poètes, N° 2, 1998.

¹⁵ *Ibidem*.

À partir des textes de *L'œil dans la bouche*, livre que j'ai encore signé seul, sans doute par phallocratisme, notre écriture à deux se poursuit. C'est une pratique passionnante d'influence, d'échange, de change réciproques qu'il est impossible d'expliquer tant elle est multiple, spontanée, aléatoire, se défiant des schémas, des concertations.¹⁶

Mais la réalité est tout autre et qui sait lire les bibliographies découvre au fil des publications successives que Cécile était seule l'auteure de *Caravelles du sommeil* ou de *Au Cheval fou*.

L'écriture androgyne dont André se plaisait à parler avait accouché d'une autrice au-dessus de tout soupçon pour laquelle on devrait ériger cette statue... qu'on appellerait *L'Inconnue aux Oiseaux*).

Copyright © 2019 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Yves Namur, *Cécile Miguel, l'inconnue aux oiseaux* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2019. Disponible sur : <www.arllfb.be>

¹⁶ *Cécile Miguel*, Catalogue de l'exposition de Mons, 1984.